

FOG

DE JOHN CARPENTER

« **L'un des tout meilleurs films de John Carpenter** »
MAD MOVIES

« Un des meilleurs films de John Carpenter
qui n'a jamais aussi bien utilisé l'écran large »
ARTE

« Carpenter n'est jamais allé aussi loin dans l'attraction
avec ces dix premières minutes très **impressionnantes** »
LIBÉRATION

« Un **petit bijou** au classicisme envoûtant »
À VOIR-À LIRE

« Diablement **efficace** et extrêmement **prenant**, »
CINÉSÉRIE

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

Grosse actu Carpenter en perspective, avec notamment ce mois-ci l'ensorcelant *Fog* en salles et *Les Aventures de Jack Burton dans les griffes du mandarin* en Blu-ray collector. Entre terreur lancinante et héros atypiques, c'est l'occasion de poser la question : qu'est-ce qu'un film carpenterien, un film pour les carpenteriens pur jus ?

BIG JOHN

DANS LA PETITE
HOLLYWOOD

L

e même 24 octobre où débarque le **Halloween** de David Gordon Green, Splendor Films a l'astuce de ressortir l'œuvre originale de John Carpenter, **Halloween, la nuit des masques** (1978), en prélude à quatre autres

longs-métrages du maître récemment restaurés en 4K : **Fog** (*The Fog*, 1980) dès le 31 octobre, **Prince des ténèbres** (*Prince of Darkness*, 1987) le 28 novembre, **New York 1997** (*Escape From New York*, 1981) le 19 décembre, et enfin **Invasion Los Angeles** (*They Live*, 1988) en janvier 2019. Au début de l'année, Splendor avait déjà ramené dans les salles **Les Aventures de Jack Burton dans les griffes du mandarin** (*Big Trouble in Little China*, 1986), lequel reparait en Blu-Ray steelbook le 16 octobre chez L'Atelier d'Images. Bref, il y aura une intense actualité Carpenter dans les prochains mois et semaines, et c'est peut-être l'occasion de s'interroger sur la nature profonde de l'art du cinéaste. Bien que réunis par le hasard des sorties et des gestions de catalogues, ces six titres (qui panachent productions indépendantes au succès inattendu, gros fours au box-office et petits budgets) ont en effet en commun d'être des objets de culte pour les fans les plus acharnés de « Big John », qui y voient des étapes majeures dans une trajectoire originale et solitaire (1). Car, il faut le dire, Carpenter est un peu un cas. Remarqué pour **Assaut** en 1976 et couronné par le triomphe commercial de **Halloween**, il travaille ensuite pour la télévision et pour les indépendants de Avco Embassy (2), comme s'il voulait repousser au plus tard possible sa collaboration avec les grands studios, laquelle ne commencera vraiment qu'avec **The Thing** en 1982. En cela, il se distingue radicalement des wonderboys du type Spielberg, qui ont pris d'assaut les majors en revisitant les genres en vogue dans leur jeunesse armés de budgets démesurés – d'ailleurs, jamais aucun des « gros » films de Carpenter ne sera à proprement parler un blockbuster. Mais bien qu'il se plaira ici et là à égratigner les mythes américains (les exactions des pionniers évoquées dans **Fog**, le régime policier de **New York 1997**, les aliens en col en blanc de **Invasion Los Angeles**), l'homme du Kentucky n'est pas non plus réductible aux auteurs démiurges du Nouvel Hollywood. Sans doute parce que son attachement au classicisme, illustré par son découpage limpide et ses continuelles déclarations d'amour au cinéma de Howard Hawks, est à prendre au pied de la lettre. En quelque sorte, Carpenter s'est mis tout seul dans la peau d'un cinéaste sous contrat du Hollywood des années 50, en se passant

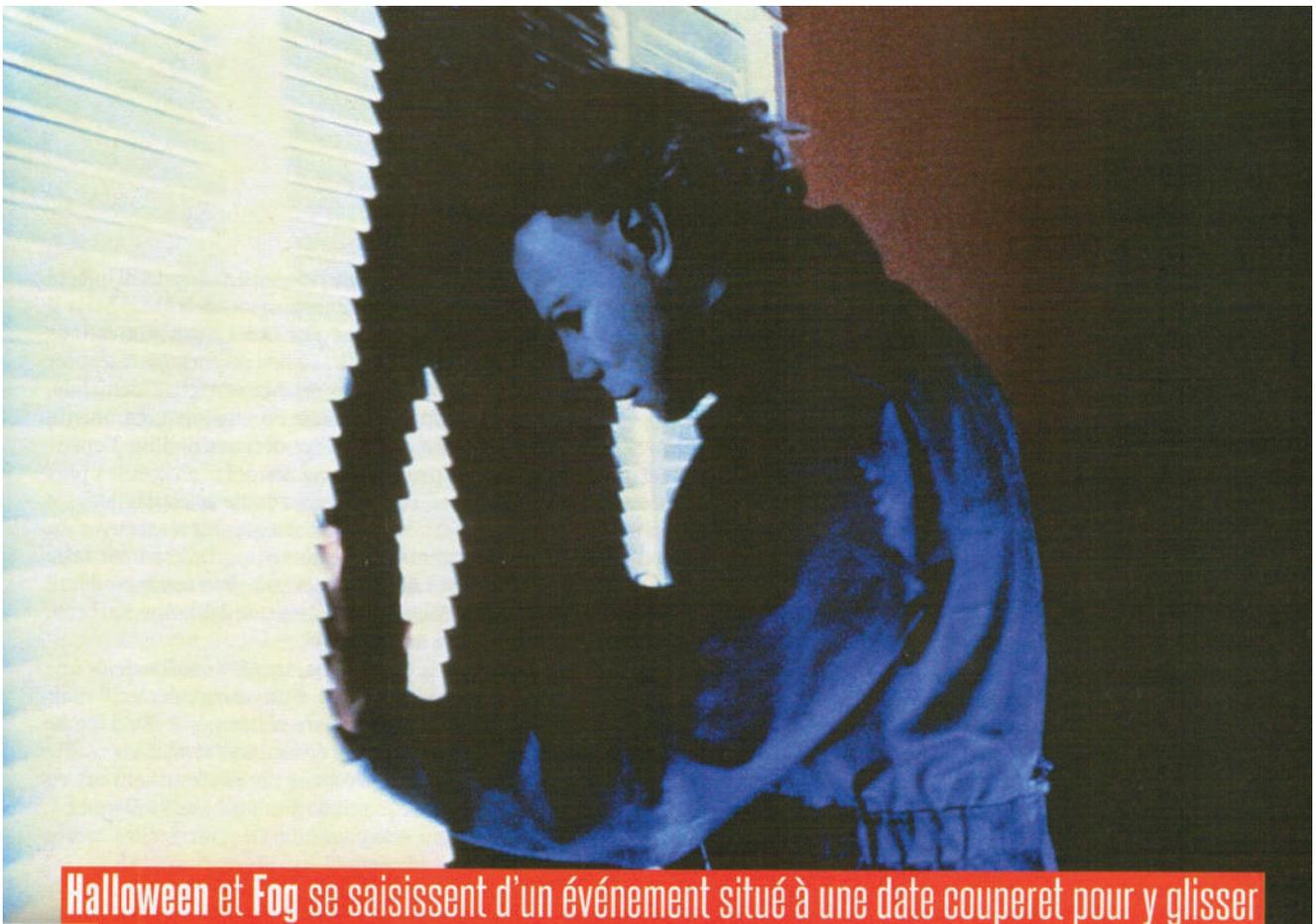
à lui-même des « auto-commandes » où, au lieu de chercher à dépasser ou détourner le genre en question, il a travaillé ce dernier de l'intérieur, notamment pour le tirer vers une sorte d'abstraction formelle.

PAR GILLES ESPOSITO.

CROCHES ET ANICROCHES

À revoir **Halloween** aujourd'hui, on est en effet sidéré par la longueur démesurée des scènes où, sur le chemin du lycée, Laurie Strode sent confusément qu'elle est suivie par Michael Myers. L'occasion d'un incroyable exercice de mise en scène... Mais si, après deux numéros de *Mad Movies*, vous en avez un peu marre d'entendre parler du tueur masqué, pas de problème. De toute façon, **Fog** raconte un peu la même chose, bien que Carpenter s'y frotte pour la première fois à une épouvante purement surnaturelle. Les deux films se saisissent d'un événement situé à une date couperet (la célébration du centenaire d'un patelin du nord de la Californie, cette nuit de Halloween où les gamins se déguisent pour réclamer des tours de magie ou des bonbons) pour y glisser une mise en abyme où l'horreur est renvoyée aux terreurs primaires et enfantines : la peur du brouillard, la peur du croquemitaine. D'ailleurs, Myers finira par emprunter le symbole d'effroi le plus simple qui soit : ce bon vieux fantôme recouvert d'un drap blanc. Avant cela, il aura jeté son dévolu sur une jeune fille lui rappelant sans doute sa sœur aînée, qu'il a poignardée 15 ans plus tôt. **Fog** débute également par une scène primitive : devant une assemblée de bambins ébahis, un vieux pêcheur raconte qu'un jour, les spectres des marins d'un navire naufragé sortirent du brouillard nocturne pour se venger. Et c'est exactement ce qui se passe, la ville ayant été fondée au moyen d'un terrible forfait. Les premiers habitants ont spolié une colonie de pauvres lépreux, dont ils ont fait couler le bateau en plaçant des feux de position délibérément erronés sur la plage. Pile un siècle après, les revenants s'apprentent à passer leurs descendants au fil de l'épée, ce qui était préfiguré par la toute première image du film : le gros plan d'une montre à gousset, dont l'aiguille des heures et celle des minutes vont se rejoindre à minuit, telles les deux lames d'un sécateur. Schlack !

Le compte à rebours est donc lancé, et bien malin celui qui donnera un résumé plus détaillé. Ce n'est pourtant pas qu'il ne se passe rien dans **Halloween** et **Fog**, qu'il n'y ait pas d'histoire. C'est juste qu'il n'y a rien de semblable à ce qu'on appelle d'habitude un rebondissement. À la place, nous avons la patiente construction d'une tension qui va croissant... Construction des personnages aussi, **Fog** brillant notamment par



Halloween et Fog se saisissent d'un événement situé à une date couperet pour y glisser une mise en abyme où l'horreur est renvoyée aux terreurs primaires et enfantines.

le faisceau de relations tissées entre des protagonistes séparés dans l'espace, cela grâce à une idée géniale : la présence d'une animatrice de radio locale, qui surveille l'avancée de la brume fatale depuis le phare d'où elle émet, et qui tient la population informée en direct sur les ondes (dans **Halloween**, Laurie Strode et ses copains d'école communiquaient surtout par téléphone). Mais pour le reste, on a l'impression saisissante d'un crescendo inexorable allant tout droit vers un affrontement final à l'issue incertaine (dans tous les sens du terme : la victoire sur le Mal n'est jamais définitive), et entièrement dû à des moyens purement cinématographiques tels que l'agencement des plans, les cadrages, les mouvements d'appareil. Bref, c'est un enchaînement presque musical d'images et de sons. Bien sûr, les thèmes électroniques composés par Carpenter himself y jouent pour beaucoup, mais si ceux de **Fog** ne comptent pas parmi les plus célèbres, ils sont peut-être ceux qui ont été le mieux utilisés à l'écran. En effet, ils voisinent et dialoguent avec les sons « in » : d'un côté, les morceaux de musique variés que l'animatrice diffuse à l'antenne, et de l'autre, des bruits qui se confondent parfois avec les sonorités synthétiques de la B.O. Autre atout de **Fog** : le travail du grand directeur photo Dean Cundey (c'était sa deuxième collaboration avec Big John) qui compose une véritable symphonie de dégradés de bleus, entre la mer, le ciel, la brume maléfique phosphorescente, la lumière nocturne, etc. Cette rythmique colorée achève de faire du film l'un des tout meilleurs du réalisateur, du moins à notre humble avis.

Sept ans plus tard, Carpenter reprendra cette approche avec un **Prince des ténèbres** où, cette fois, des scientifiques de tout poil sont réunis dans une église désaffectée pour étudier une anomalie quantique jalousement

Page d'ouverture :
Jamie Lee
Curtis repousse
les fantômes
de **Fog**.

Ci-dessus :
Michael
Myers dans
le **Halloween**
original.

gardée par une secte crypto-catholique pendant des siècles, et qui pourrait bien être liée à la vraie nature de Satan. Encore une fois, une tension incroyable est engendrée par la dynamique interne d'un découpage qui reste fidèle à la grande invention de **Halloween** (des travellings se révélant être des plans subjectifs, des plans subjectifs devenant de simples mouvements de caméra), et par la manière dont notre cinéaste plante les relations unissant de multiples personnages. Nicolas Boukhrief l'écrivait dans *Starfix* à la sortie du film : « Dans **Prince des ténèbres**, tout au long des longues et troublantes scènes d'exposition, tout passe donc par la physique et l'analyse. Même les rapports humains, puisque la troupe d'étudiants venue travailler dans cette chapelle d'un autre âge sur l'énergie prodigieuse de ce « **Prince des Ténèbres** » passe son temps à définir et nommer la moindre sensation, le moindre sentiment. » (3). Car ce n'est pas un hasard si le réalisateur a signé le scénario du pseudonyme de « Martin Quatermass ». Il brode ici une variation sur l'un de ses films préférés, **Quatermass and the Pit** (aka **Les Monstres de l'espace**), qui faisait s'effondrer les barrières entre fantastique et science-fiction en donnant une origine extraterrestre à Dieu et au Diable.

Voilà une idée qui ne pouvait que séduire cet Américain pur sucre, éternellement méfiant envers la théologie de Rome : « *L'Église catholique nous affirme depuis des siècles que le Mal est en nous, mais cela revient à dire que nous sommes le centre de l'univers, et est-ce bien le cas ?* » lançait-il à Christophe Gans et Robert Strauss dans le même numéro de *Starfix*. De fait, Carpenter a toujours représenté le Mal comme une force extérieure, et ainsi, il n'a jamais semblé passionné par le thème de la possession. Bien sûr, dans **Prince des ténèbres**, les

protagonistes sont un à un coraquéés par le démon. Mais notre auteur ne s'intéresse guère à ces états intermédiaires pendant lesquels l'individu est tiraillé entre sa personnalité propre et l'emprise de la bête immonde. Chez lui, dès que quelqu'un est contaminé, il devient l'Autre avec un grand A. C'est sans doute là-dedans qu'il faut trouver la fonction du formalisme que nous avons essayé de décrire, de cette mise en scène ultra précise, de cette approche comportementaliste des personnages. Car il ne s'agit en aucune manière d'une démonstration technique, d'une virtuosité satisfaite d'elle-même. Au contraire, la forme sert à exprimer le cœur du sujet, lequel pourrait être simplement ceci : la phobie du contact avec la peste. Au début de **Prince des ténèbres**, l'évêque incarné par Donald Pleasence regarde avec dégoût sa main, qui vient d'être touchée par une clocharde déjà mise en transe par l'Apocalypse à venir. Et on n'est pas près d'oublier ce liquide plasmatisque que les infectés vomissent dans la bouche de leurs anciens collègues, pour que ceux-ci se transforment à leur tour en suppôts de Satan.

De gauche à droite : Kelly (Susan Blanchard) contaminée par le Mal dans **Prince des ténèbres**.

Carpenter sur le tournage de **Jack Burton...**

Les aliens reaganien d'**Invasion Los Angeles**.

temps le président, faute de quoi un mouchard injecté dans son cou lui fera exploser sa carotide... Mais il est frappant de voir que The Duke a des motivations curieusement altruistes : au lieu de chercher à asseoir encore plus son pouvoir sur Manhattan, il demande, comme rançon, en échange du président, l'amnistie et la libération de TOUS les détenus de l'île. Cependant, si l'on devait trouver les personnages les plus sympathiques, ce serait sans doute le couple Maggie & Brain, magouilleurs avisés qui ont su trouver un terrain d'entente avec Duke et qui finiront par faire surgir l'amour fou dans cet univers sans loi – détail significatif, Maggie est jouée par Adrienne Barbeau, alors l'épouse de Carpenter.

En revanche, **Invasion Los Angeles** sera basé sur une prise de conscience, celle d'un ouvrier déclassé mais pas révolté (il affirme « croire en l'Amérique ») qui tombe par hasard sur une paire de lunettes révélant la réalité cachée sous les apparences : le décor urbain est en fait couvert d'inscriptions subliminales (« Dormez », « Consommez », « Regardez la TV », etc.) et les cadres

Le cheminement moral du héros d'**Invasion Los Angeles** s'efface devant l'épaisseur du trait de l'énorme satire voulue par un cinéaste dégoûté par l'ère reaganienne et la standardisation de Hollywood.



HÉROS MASOS

Vous nous direz : OK, mais quid de la veine « cinéma d'action » de John Carpenter ? Là, l'originalité de sa démarche réside peut-être plutôt dans l'humour noir, et dans la création de héros à la fois durs à cuire... et franchement imparfaits. Voyez l'inoubliable Snake Plissken de **New York 1997**, incarné par Kurt Russell. C'est seulement pour éviter la taule que cet ex-agent renégat accepte d'être envoyé sur une île de Manhattan transformée en pénitencier de haute sécurité, pour en exfiltrer le président des États-Unis, tombé aux mains d'un gangster se faisant appeler The Duke of New York et régnant en maître sur cette zone livrée à la loi de la jungle. Et même s'il montrera souvent son dégoût pour sa mission, Plissken – appelez-le Snake –, n'affichera jamais les signes d'une quelconque prise de conscience politique, malgré les cadavres jalonnant son chemin. Bon, il est vrai que cette tête de mule est surtout soucieuse de sauver sa peau en livrant à

BCBG sont des aliens hideux qui ont pris le contrôle de l'économie. Pour autant, le cheminement moral du personnage s'efface devant l'épaisseur du trait de l'énorme satire voulue par un cinéaste dégoûté par l'ère reaganienne et la standardisation de Hollywood, qu'il épingle en récréant amoureusement ce cinéma de science-fiction paranoïaque des années 50 qu'il aime tant. Jusqu'à en reproduire les aspects désinvoltes, d'ailleurs : voir ce passage secret qui, à la fin du film, permet miraculeusement aux héros de s'introduire dans la base souterraine des envahisseurs. Mais dans **New York 1997** déjà, Snake – appelez-le Plissken – s'échappait parce qu'il avait été providentiellement « oublié » par des ennemis affolés par la fuite du président. Et de manière générale, le gros costaud carpenterien se retrouve capturé ou tabassé plus souvent qu'à son tour. Cette espèce de logique masochiste culmine évidemment dans la fameuse scène d'**Invasion Los Angeles** où le personnage principal se fout sur la gueule pendant

de longues minutes avec son pote, juste pour lui mettre sur le nez les lunettes prouvant la réalité du complot galactique. Un moment que beaucoup ont jugé gratuit, mais qui démontre en fait la volonté du cinéaste de s'attacher à des hommes faillibles et ordinaires, sans qualités : ici, un semi-SDF baptisé Nada (« rien » en espagnol) et incarné par une ancienne superstar du catch du nom de Roddy Piper. (4)

Il faut dire que **Prince des ténèbres** et **Invasion Los Angeles** marquent le moment où Carpenter se rabat sur des budgets très modestes, suite à l'énorme four des **Aventures de Jack Burton dans les griffes du mandarin**. Pour expliquer cet échec commercial, le cinéaste déclarait à Gans et Strauss que « le héros interprété par Kurt Russell était une caricature de héros américain. Il ne pouvait jamais AGIR. » Et plus loin : « J'ai été totalement fidèle au genre du cinéma de kung-fu, et au mysticisme médiéval chinois qui le caractérise. Encore une fois, il y avait ce héros un peu dépassé par les événements, qui était l'antithèse de Rambo ! ». Effectivement, même s'il attire la sympathie du public par son côté hâbleur et brut de décoffrage, le camionneur Jack Burton se retrouve dans une drôle de situation quand il doit aider un ami chinois à délivrer sa fiancée, enlevée par un potentat



semi-humain qui souhaite gagner l'immortalité en vampirisant la belle. En fait, le routier est moins bon à la bagarre que son pote gringalet, et surtout, il ne comprend rien à ce qu'il se passe. Les autres personnages doivent donc lui expliquer pas à pas, et au spectateur avec lui, tous les mystères régissant le dédale de petites rues du quartier chinois. Mais c'est justement en cela que le film réussit à accomplir ce que Hollywood échouera toujours à faire par la suite, c'est-à-dire acclimater le 7^e Art asiatique à son homologue américain. À la suite de Burton/Russell, on est comme un badaud qui rentrerait par hasard dans une salle de Chinatown et y découvrirait avec stupeur la flamboyance du cinéma de Hong-Kong – pas les drames historiques de la Shaw Brothers, plutôt ces productions cantonaises remplies de récits feuilletonnesques, d'acrobaties trampolinées, de rayons mortels et de monstres caoutchouteux. Cela a d'ailleurs fini par payer. En effet, après avoir essuyé un flop en salles, **Jack Burton** a cartonné en vidéo au

point de devenir un film culte, un modèle de comédie d'aventure fantastique. C'est dire s'il se doit de figurer en bonne place sur les rayons de votre Blu-raythèque. |

(1) À noter qu'à l'exception de **Jack Burton...**, tous les films évoqués ici ont été écrits ou coécrits par Carpenter lui-même.

(2) Il y aurait d'ailleurs une étude à faire sur la société Avco Embassy qui, pendant les années (1978-1981) où elle était dirigée par Robert Rehme, a produit et distribué une palanquée d'œuvres de qualité : **Fog** et **New York 1997**, mais aussi **Hurlements**, **Réincarnations**, **Vice Squad**, **Phantasm**, **Scanners**, etc.

(3) in *Starfix* n°59, avril 1988.

(4) En fait, le personnage n'est jamais nommé dans le film. Le patronyme « Nada » apparaît seulement dans les crédits du générique de fin.

Faucille dans la brume

FOG de John Carpenter

par Virgile Dumez (le 20/10/18)



John Carpenter nous livre une métaphore subversive de l'histoire des Etats-Unis à travers ce film d'horreur au classicisme envoûtant.

Le succès assez tardif d'Halloween, la nuit des masques (1978) a poussé le réalisateur John Carpenter à accepter un nouveau petit budget pour son film suivant, une histoire inspirée d'un fait divers réel ayant eu lieu en Californie. Suite à un voyage en Angleterre, le cinéaste revient fasciné par le brouillard et imagine que des êtres venus de l'au-delà surgissent de cette masse vaporeuse afin de se venger des habitants d'une petite ville tranquille, mais au passé douteux. A l'aide d'effets spéciaux rudimentaires, mais très convaincants, Carpenter va toujours plus loin dans la suggestion et prend à contre-pied la mode gore qui touche alors le marché du film d'horreur. D'où une certaine incompréhension de la part de ceux qui voyaient en lui un metteur en scène fasciné par la violence. Ici, il faut se contenter de quelques nappes de brouillard, de six morts suggérées et d'une ambiance nocturne plutôt contemplative. On peut donc se demander d'où vient la force d'un métrage qui divise encore aujourd'hui la communauté horrifique, notamment à cause de son rythme particulièrement lent.

Grâce à un prologue ajouté une fois le tournage achevé, Carpenter nous invite à une veillée au coin du feu où un vieil homme raconte une légende locale. Cette histoire connaît par la suite un prolongement métaphorique qu'il faut essayer de décrypter. Sans jamais souligner ses intentions, «Big John» nous livre effectivement une critique plutôt sévère des Etats-Unis, pays historiquement fondé sur la violence. Ainsi, le village côtier bien tranquille - les States - cache un lourd secret : sa fortune lui vient du massacre d'une petite communauté dont il a jadis pillé les richesses - ce qui peut être interprété comme une implacable remise en cause des Pères Fondateurs. Mais l'aspect le plus subversif de Fog vient du rôle attribué au prêtre. Contrairement au cliché habituel, les personnages ne sont jamais autant en danger que lorsqu'ils pénètrent dans l'église et le sauveur des âmes se révèle incapable de stopper la vengeance des revenants. Symptomatique de cette position virulente à l'égard des ecclésiastiques, le dernier plan est d'ailleurs un remarquable pied de nez à la morale bien-pensante.

A cette richesse thématique s'ajoute un indéniable savoir-faire technique. En seulement quelques plans, Carpenter crée une ambiance angoissante soutenue par une musique devenue culte. L'extrême fluidité de la caméra, la magnifique photographie de Dean Cundey et le talent des actrices - formidables Adrienne Barbeau et Jamie Lee Curtis - arrivent à faire oublier les carences d'un script avare en rebondissements trépidants. Il suffit pourtant de visionner le remake datant de 2005, accumulant toutes les bourdes possibles en un temps record, pour se convaincre de la réussite de ce lancinant poème horrifique. En allant droit à l'essentiel, John Carpenter a signé **un petit bijou** qui a de plus en plus d'adeptes de par le monde, et ce n'est que justice.

Fog : le terrifiant brouillard de John Carpenter fait son retour

par Kevin Romanet (le 30/10/18)

CRITIQUE FILM – Après la ressortie d'« Halloween, La nuit des masques », c'est au tour de « Fog » du grand John Carpenter de faire son retour dans les salles obscures. Dans ce long-métrage, ce n'est pas un grand homme masqué qui fait des dégâts mais le brouillard, redoutable ennemi auquel les habitants d'une petite ville côtière ne peuvent échapper, et que le réalisateur répand avec une efficacité toujours aussi impressionnante.

Tourné après les téléfilms Le Roman d'Elvis et Meurtre au 43ème étage, Fog marque le retour de John Carpenter dans les salles obscures en 1980, moins de deux ans après la sortie de Halloween, La nuit des masques. Avec ce long-métrage, le Maître de l'horreur clame pour la première fois haut et fort son amour pour les écrits d'Edgar Allan Poe et Howard Phillips Lovecraft, plusieurs années avant Prince des Ténèbres (1987) et L'Antre de la Folie (1995).

Le long-métrage s'ouvre d'ailleurs sur le tic-tac d'une montre à gousset d'un vieux de loup de mer qui s'apprête à raconter une histoire à des enfants au coin du feu. L'heure se rapproche de minuit et le petit groupe écoute le récit funeste de l'équipage de l'Elizabeth Dane, décimé cent ans plus tôt à cause d'un brouillard meurtrier aux abords de la ville d'Antonio Bay. Alors que la paisible commune s'apprête à fêter son centenaire, la brume fait son retour dans la ville, emportant de nouvelles victimes avec elle...

On ne change pas une équipe qui gagne ! Et en 1980, John Carpenter l'avait parfaitement compris. Pour Fog, le cinéaste travaille de nouveau avec Debra Hill, son ex-femme avec laquelle il avait co-écrit Halloween. Comme pour ce précédent long-métrage, le duo concocte un script épuré qui va à l'essentiel. Après la mise en contexte particulièrement rapide qui nous plonge immédiatement dans l'atmosphère d'une légende urbaine inquiétante, la météo se dégrade au large d'Antonio Bay, comme l'annonce l'animatrice radio de la station locale interprétée par Adrienne Barbeau, à l'époque compagne de Big John avec lequel elle collabore pour la deuxième fois après Meurtre au 43ème étage.

Très rapidement, le brouillard se répand et les premiers meurtres arrivent. Particulièrement brutaux, ces derniers convoquent habilement l'imagerie des pirates et des fantômes, bien des années avant que Johnny Depp vienne s'en mêler. Au cours de ces séquences, le pouvoir de suggestion de Carpenter s'allie une nouvelle fois à une partition oppressante et parfois stridente composée par ses soins, comme c'était le cas pour Halloween. En parallèle de ces morts qui surviennent en mer, d'étranges phénomènes se produisent dans la ville d'Antonio Bay. Les fenêtres explosent et ce brouillard pas comme les autres se met à scintiller au loin. Plusieurs personnages comprennent rapidement que quelque chose ne tourne pas rond et se mettent à mener leur enquête chacun de leur côté. Parmi eux se trouve notamment une voyageuse incarnée par Jamie Lee Curtis, impliquée malgré elle dans les sombres événements d'une commune aux nombreux secrets. Dans le film, John Carpenter retrouve également d'autres de ses comédiens fétiches comme Nancy Loomis, Tom Atkins et Charles Cyphers.

Il fait par ailleurs appel à Janet Leigh, la mère de Jamie Lee Curtis. Face à Michael Myers, cette dernière échappait au triste sort qu'avait réservé Alfred Hitchcock à Leigh dans Psychose, auquel Halloween rendait hommage. Avec Fog, Big John continue de marcher sur les traces du Maître du suspense en plantant sa caméra à Bodega Bay, où Les Oiseaux avait été tourné. Comme dans ce dernier, les protagonistes complémentaires, dont les personnalités sont brillamment développées en quelques répliques, n'ont d'autre choix que de s'allier pour contrer un mal inexplicable.

Néanmoins, contrairement au long-métrage d'Hitchcock, le rythme est beaucoup plus enlevé et cette efficacité est l'une des marques de l'identité de Carpenter en tant que cinéaste. Si Fog n'est pas son film le plus abouti, il témoigne quoi qu'il en soit de sa volonté de travailler avec ses proches avec un budget limité – ici 1 million de dollars – pour rendre hommage à ses inspirations tout en ouvrant le sillon d'un pan moderne du cinéma d'horreur.

Ne jamais tourner le dos à un mort

Parmi les autres fidèles compères de John Carpenter, on retrouve notamment le roi du maquillage Rob Bottin dans la peau d'un fantôme, Tommy Lee Wallace au poste de chef décorateur et surtout Dean Cundey à la photographie, qui remet lui aussi le couvert après Halloween. Si certains plans ont subi le poids des années, le spectateur reste soufflé par l'utilisation du CinemaScope, qui permet de retranscrire à merveille la manière dont l'ombre envahit la paisible Antonio Bay.

L'équipage de l'Elizabeth Dane n'a d'ailleurs pas spécialement besoin d'apparaître pour que le spectateur soit accroché à son fauteuil. En témoigne une poursuite nocturne dans les rues vides de la ville, où deux voitures tentent d'échapper à l'arrivée inéluctable du brouillard, qui n'est pas sans rappeler celle du démon dans Rendez-vous avec la peur de Jacques Tourneur.

Dans la première partie de l'œuvre, John Carpenter utilise bon nombre de jump-scares particulièrement efficaces pour faire surgir les fantômes du brouillard, qui s'en prennent à leurs victimes dès qu'elles ont le malheur d'avoir le dos tourné. Si cette technique est davantage utilisée que dans la plupart des films de Big John, à commencer par *The Thing*, jamais elle ne fait l'effet d'un pétard mouillé, étant donné que la mise en scène du cinéaste ne se résume jamais à ces procédés. Que ce soit en filmant l'intérieur d'une voiture en panne et encerclée par la brume, un mort se redressant lentement à l'hôpital ou un simple poste de radio en feu, le réalisateur ne cesse de jouer avec son cadre, les objets qui s'y trouvent et les situations pour provoquer la tension et la peur.

Carpenter parvient même à éveiller l'empathie pour des fantômes victimes d'une communauté qui n'a pas hésité à construire sa ville dans le sang. La vengeance prend donc rapidement le pas sur la simple malédiction, ce qui donne une véritable consistance à un récit pourtant épuré. Si *Fog* est loin d'être l'œuvre la plus politique dans son auteur, elle n'en demeure pas moins passionnante dans sa façon de démystifier une ville américaine idyllique au passé douloureux. En seulement 86 minutes, le cinéaste parvient donc à traiter l'histoire d'une commune par le prisme du conte se transformant peu à peu en récit cauchemardesque, ce qui en fait un film idéal pour la période d'Halloween.

Note de la rédaction ****

Diablement efficace et extrêmement prenant, « Fog » porte toute l'identité d'un jeune cinéaste en devenir déjà passionnant.